

EXTRAIT DU CATALOGUE DES LIVRES

QUI SE TROUVENT

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, N°. 51, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS,

ET COUR DES FONTAINES, N°. 7.

OEUVRES COMPLÈTES DE M. ALEX. DUVAL, membre de l'Institut (Académie française), 9 gros vol. in-8°. de 550 pages chacun, avec des notices sur chaque pièce, ornés du portrait de l'auteur; belle édition, imprimée sur beau papier satiné, par MM. Firmin Didot. Prix, 63 fr.

Le mérite du *Théâtre* de M. Alexandre Duval est universellement apprécié, et c'est uniquement à la réputation dont il jouit que le libraire doit le succès de son entreprise. Quel empressement plus vif encore n'aurait-elle pas excité, si les souscripteurs avaient pu prévoir que les notices qui sont attachées à chacune des pièces qui le composent, et qui sont si remarquables d'ailleurs sous le rapport littéraire comme un double monument de modestie et de goût, présentaient, sous le rapport historique, l'intérêt le plus vif qu'on puisse chercher dans des mémoires contemporains? Soit qu'elles aient été séparées d'un ouvrage de ce genre que l'auteur a renoncé à publier, soit que les développemens qui les enrichissent aient abondé sous sa plume facile et naturelle à l'instant même où il croyait ne composer qu'une préface, elles sont devenues un véritable livre qui aurait offert à M. Alexandre Duval l'expectative certaine d'une double réputation et d'un double succès, s'il avait voulu les isoler de son *Théâtre*. Contemporain des plus grands événemens qui aient occupé le monde, ami de la plupart des hommes éminens qui ont fixé pendant trente ans d'agitations, de malheurs et de gloire, les faveurs de la renommée, son esprit judicieux et son caractère moral le rendaient également capable de bien voir et de bien apprécier les personnes et les choses. Sans se conformer en tout à la manière de sentir de M. Alexandre Duval, on ne peut lui contester un grand désintéressement de position et une grande constance de principes, c'est-à-dire les qualités premières de l'homme qui écrit l'histoire. Nous avons insisté sur cette partie de notre édition, parce que l'autre n'a pas besoin d'être recommandée. Nous ajouterons seulement que le neuvième volume renferme *trois* ouvrages *en cinq actes*, reçus avec enthousiasme à la Comédie-Française, lus à l'Institut en séance extra-

ordinaire, et défendus par la censure. *Aucune de ces pièces n'a été ni ne sera vendue séparément.*

Le même ouvrage papier vélin, le prix est double.

HISTOIRE DE FRANCE, ABRÉGÉE, CRITIQUE ET PHILOSOPHIQUE, à l'usage des gens du monde, par Pigault-Lebrun. Avec cette épigraphe : *La vérité*, *toute la vérité*, *rien que la vérité*. 6 vol. in-8°. Prix, 7 fr. le vol. Trois volumes ont déjà paru, le quatrième est sous presse, le cinquième paraîtra en novembre prochain.

Les journaux ont remarqué, et cette observation nous paraît très-naturelle, qu'il devait s'élever quelque prévention involontaire contre l'ouvrage essentiellement sérieux du plus gai de nos écrivains, et que l'on concevait avec une sorte d'étonnement le burin sévère de Clio dans la main qui avait tracé tant d'esquisses plaisantes et satiriques. Le bel épisode de Tékély dans l'excellent roman des *Barons de Felsheim*, et celui du Prétendant Édouard dans *Mon oncle Thomas*, répondaient d'avance à cette objection. La publication des trois premiers volumes de l'Abrégé de M. Pigault-Lebrun a jugé la question toute entière, n'a plus laissé de place à une critique d'hypothèse. On est convenu qu'il était impossible de mieux justifier le noble engagement qu'il a pris dans ces lignes remarquables :

« Je ne me traînerai sur les traces de personne. J'examinerai » scrupuleusement la conduite des peuples et des rois. Je n'i- » miterai pas les ennemis de toute autorité qui veulent ne » trouver que des vices dans les princes ; je ne me rangerai pas » au nombre de ces flatteurs qui ne leur donnent que des vertus. » Je tiendrai la balance d'une main ferme et impartiale. »

Le premier volume, consacré aux faits de la première race, et qui se fait lire avec tant de charme, était vague et aride par le sujet. Le deuxième volume contient la seconde race de nos rois. Le troisième volume contient les Capétiens jusques et compris saint Louis. M. Pigault-Lebrun s'est proposé d'affranchir l'histoire du fatras des balivernes diplomatiques et pédantesques, dont elle est surchargée depuis si long-temps. Un récit vif, serré, intéressant, plein de choses, voilà ce que demandent notre goût et notre raison, et ce que personne n'était plus capable de nous donner. Voyez la *Quotidienne* du 20 décembre, le *Constitutionnel* du 16 janvier, et les *Débats* du 14 février dernier.

Le quatrième volume va paraître.

OEUVRES DE L.-B. PICARD, membre de l'Institut (Académie Française), nouvelle édition, imprimée avec soin, par MM. Firmin Didot, sur beau papier satiné, et ornée d'un nouveau portrait de l'auteur. 10 vol. in-8°. de 500 pages. Prix, 70 fr. ; papier vélin le double.

Il a été tiré un petit nombre d'exemplaires des tomes 7 et 8 du *Théâtre de Picard*, pour compléter la première édition qui est en 6 vol. Prix, 14 fr. les 2 vol.

Le même ouvrage, papier vélin, le prix est double.

Il est inutile d'ajouter à ce que les journaux ont écrit du mérite matériel de cette édition. Quant au mérite de l'auteur, sa réputation classique et européenne dispense de tous les éloges. On sait d'ailleurs qu'il n'est point d'auteur dramatique vivant, dont le théâtre mérite une place plus distinguée dans la bibliothéque des gens de goût.

CUISINIER ROYAL, *l'Art de faire la Cuisine, la Pâtisserie, et tout ce qui concerne l'Office*, pour toutes les fortunes, par MM. Viard et Fouret, hommes de bouche. 12e. *édition* Un volume in-8°., de 600 pages, caractère petit-romain, grande justification, orné de planches nouvelles pour le service des tables, depuis douze jusqu'à cent couverts. Prix : 5 fr.

LE CUISINIER ANGLAIS, traduit en français, avec le titre de chaque recette en français et en anglais : contenant, outre les articles qui concernent la cuisine française, la manière de faire toutes sortes de Puddings, Dumptings, pâtés, gâteaux, conserves, marinades, catsut, sauces et vins de fruits, FAISANT SUITE AU CUISINIER ROYAL. 1 vol. in-8°. Prix, 5 fr.

NOUVEAU SAVANT DE SOCIÉTÉ, ou *Encyclopédie de tous jeux et amusemens*, 4 vol. in-12, figures et pl. ; *quatrième édition*. Prix, 12 fr., et 16 fr. par la poste.

Le premier volume contient, jeux de société, gages et pénitences ;

Le deuxième, tours d'adresse, de physique et de cartes ;

Le troisième, un recueil des plus jolies chansons, énigmes et charades ;

Le quatrième, règle de tous les jeux de commerce, jusqu'à celui du Trocadéro.

Ouvrage utile dans toutes les réunions.

ALMANACH DES SPECTACLES, pour 1825. QUATRIÈME ANNÉE contenant l'analyse des pièces nouvelles et des couplets à chaque vaudeville, l'indication des débuts, le personnel des théâtres de Paris, des départemens et de l'étranger, la demeure des artistes, le prix des places aux théâtres, spectacles et établissemens publics de la Capitale, la nomenclature des auteurs et compositeurs dramatiques, et l'ordonnance royale sur les théâtres des départemens. Un fort volume in-18 de plus de 500 pages. Prix. 4 fr. *Ouvrage utile aux étrangers et à toutes les personnes qui fréquentent les spectacles.*

JEANNE D'ARC,

Tragédie

EN CINQ ACTES, EN VERS.

PIÈCES DU MÊME AUTEUR.

JEANNE D'ARC, tragédie en 5 actes, avec lithographie. . . . . 4 fr.

CLÉOPATRE, tragédie en 5 actes. . . . . . . 4 fr.

CLYTEMNESTRE, tragédie en 5 actes. . . . . 3 fr. 50 c.

SAUL, tragédie en 5 actes. . . . . 3 fr. 50 c.

NOUVEAUTÉS.

CODE DES GENS HONNÊTES, ou *l'Art de ne pas être dupe des fripons*. Un vol. in-12. . . 4 fr.

Cet Ouvrage utile et piquant peut être considéré comme un vaste répertoire de toutes les ruses, des subtilités, des piéges dont on marche environné dans le monde. L'auteur, qui se distingue par une spirituelle originalité, passe en revue toutes les industries du bon ton dont le but est toujours de faire passer l'argent d'une poche dans une autre. Il peint tour à tour le Banquier, le Notaire, l'Avoué, l'Agent de Change, la Dame de Charité. L'étranger, le jeune homme sans expérience qui risque ses premiers pas dans le monde, peuvent consulter le CODE DES HONNÊTES GENS, sûrs d'y trouver les avis bienveillans d'un ami expérimenté.

DICTIONNAIRE THÉATRAL, ou *Mille deux cent trente-trois vérités* sur les directeurs, régisseurs, acteurs, actrices et employés des divers théâtres; confidences sur les procédés de l'illusion; examen du Vocabulaire dramatique; coup d'œil sur le matériel et le moral des spectacles, etc. *Deuxième édition*, avec un *Supplément*, in-12. . . . . 4 fr.

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.



... mit dans mes mains je le rapporte a lui

JEANNE D'ARC,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR M. A. SOUMET,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON, LE 14 MARS 1825.

SECONDE ÉDITION.



A PARIS,
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES OEUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD ET ALEXANDRE DUVAL,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS, N°. 51,
ET COUR DES FONTAINES, N°. 7.

1825.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JEANNE D'ARC.	Mlle. Georges.
SON PÈRE.	M. Joanny (1).
MARGUERITE, } sœurs de Jeanne d'Arc.	Mlle. Charton.
LOUISE, } sœurs de Jeanne d'Arc.	Mlle. Georges cadette.
LE DUC DE BOURGOGNE.	M. Ligier.
LE DUC DE BEDFORT.	M. Provost.
HERMANGART, haut-justicier.	M. Éric-Bernard.
ADHÉMAR.	M. Auguste.
LIONEL, général anglais.	M. Félix Huart.
UN GARDIEN.	M. Paul.
Juges, Citoyens, Soldats, } Personnages muets.	
Le Peuple.	

La scène se passe à Rouen, sous Charles VII.

(1) C'est pour ne pas faire manquer la représentation de *Jeanne d'Arc* que M. Joanny a bien voulu se charger d'un rôle qui n'est pas de son emploi; la manière dont il l'a joué prouve que ce grand acteur peut plier son beau talent à tous les genres.

JEANNE D'ARC,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une prison éclairée par une lampe de fer. Jeanne d'Arc, endormie, est couchée sur un banc de pierre, à la gauche du spectateur. Une forte chaîne, attachée au mur, est placée près d'elle.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNE D'ARC, ADHÉMAR, Le Gardien.

LE GARDIEN.

Voyez. Peut-être, hélas! c'est son dernier sommeil,
Voulez-vous l'en priver?

ADHÉMAR.

J'attendrai son réveil.
Je vois qu'on m'avait fait un récit trop fidèle;
Ce noir cachot, ces fers, qu'on attache autour d'elle,
Cette pierre!!!! Quel sort pour qui sauva son roi!
Viens servir mes projets, je me confie à toi,

Dieu des infortunés, dont la puissance auguste
A l'épreuve des maux livre le cœur du juste,
Et place, en partageant ses dons mystérieux,
Ici-bas l'Espérance, et le bonheur aux Cieux.

LE GARDIEN.

Bienfaisant Adhémar, vertueux solitaire
Dont tout révère ici le sacré caractère,
Du sort de Jeanne d'Arc j'ai bien souvent gémi;
Car dans cette prison je suis son seul ami.
J'exécute en pleurant les ordres qu'on me donne,
Et son cœur généreux me plaint et me pardonne.
Venez-vous la soustraire à d'odieuses lois?

ADHÉMAR.

J'ai connu Jeanne d'Arc dans le camp de Valois,
Lorsque ce jeune roi recevait avec gloire
Le sceptre paternel des mains de la Victoire.
Elle était plus que reine, elle porte des fers!
Puissé-je l'arracher à tant de maux soufferts;

(Jeanne d'Arc, endormie, lève ses mains vers le ciel.)

Mais quelle image vaine, en songe retracée,
Revient en ce moment occuper sa pensée?

JEANNE D'ARC, endormie.

Ah! Dieu!

ADHÉMAR.

N'entends-je pas les accens de sa voix?

JEANNE D'ARC, endormie.

Oh! ma mère, oh! mes sœurs, est-ce vous que je vois?
C'est vous; à votre amour j'ai dû vous reconnaître.

Oui, voilà mes forêts, le toit qui me vit naître ;
L'air pur de nos coteaux a ranimé mes sens.
Oh ! combien sur mon cœur mes fers étaient pesans ;
Ils sont brisés... J'échappe à ces chaînes cruelles
Et mes pleurs ont coulé sur les mains paternelles.

ADHÉMAR.

Elle croit retrouver les biens qu'elle a perdus.

(Il s'approche d'elle.)

Aux vœux de votre amour ils seront tous rendus,
Je viens d'un songe heureux justifier la joie.....
Voyez le défenseur que le Ciel vous envoie.

JEANNE D'ARC, s'éveillant.

Qu'entends-je ! quels accens !!

ADHÉMAR.

C'est la voix d'un ami
Qui de votre malheur plus que vous a frémi.

JEANNE D'ARC, se levant.

Adhémar !! Adhémar !! oui, tout mon cœur l'atteste
Et j'ose croire encore à la faveur céleste,
Puisqu'elle fait descendre en ces lieux redoutés
L'ange libérateur qui marche à vos côtés.

ADHÉMAR, il fait signe au Gardien de se retirer.

Je viens hâter le jour de votre délivrance.

JEANNE D'ARC.

Je crois voir dans ces murs pénétrer l'espérance,
Quoi ! l'excès de mes maux n'a donc pas effrayé
Un ami généreux par Dieu même envoyé.

Dites... que fait mon Roi ?... captive et dans les larmes,
J'ignore le destin de mes compagnons d'armes.
Parlez-moi des Français.

ADHÉMAR.

Grâce au divin secours,
De leurs prospérités ils poursuivent le cours.

JEANNE D'ARC.

Charles est triomphant ?...

ADHÉMAR.

Dans peu de jours peut-être,
Aux pieds de ces remparts nous le verrons paraître ;
Nous verrons accourir, brûlant de vous venger,
Dunois dont le nom seul fait pâlir l'étranger.
D'un forfait impossible on noircit l'innocence ;
Des enfers, nous dit-on, vous serviez la puissance.
Ah ! jamais sur la terre un envoyé des cieux
Sous des traits plus divins ne s'offrit à nos yeux.

JEANNE D'ARC, *montrant les chaînes attachées aux murs de sa prison.*

Ces chaînes de mes pleurs si souvent arrosées ;
Croyez-vous qu'en effet elles seront brisées ?

ADHÉMAR.

Oui, nous triompherons de tous vos ennemis.

JEANNE D'ARC.

Du destin qui m'attend malgré moi je frémis;
Des présages venus d'une source divine,
Que l'œil n'aperçoit pas, mais que l'âme devine,
Ont semblé m'avertir.....

ADHÉMAR.

Comment et dans quel lieu...?

JEANNE D'ARC.

J'achevais de remplir la mission de Dieu.
Reims ouvrait devant nous ses murs exempts d'alarmes.
Le calme succédait au tumulte des armes;
Et, pour recommencer dix siècles de splendeur,
La France libre enfin reprenait sa grandeur.
Ma bannière flottait de guirlandes ornée.
Charle était dans le temple, et sa tête inclinée
Attendait humblement le signe précieux,
Qui donne aux rois du monde un appui dans les cieux.
Fière et m'environnant de la publique ivresse,
J'unissais mes accens aux hymnes d'allégresse.
Mais, ô terreur! à peine au nom de l'Éternel
Le prêtre eut accompli cet acte solennel,
Je pâlis,..... je tremblai;..... dans la pieuse enceinte
Je sentis de ma main fuir ma bannière sainte.
Dieu, de mon faible cœur, sembla se retirer,
Je crus voir un moment des flammes m'entourer,
Et dans la sombre nuit qui me voilait la fête,
Une palme de feu se montra sur ma tête.

ADHÉMAR.

Vos esprits abusés.....

JEANNE D'ARC.

J'aurais dû, je le sens,
Poser le glaive après ces signes menaçans;
J'aurais dû!!! Mais, un jour, sous Compiègne alarmée,
Surprise, loin des miens, seule contre une armée,

J'osai combattre encore, au nom du Dieu vivant,
L'étranger dont j'avais triomphé si souvent.
Jour fatal!.... d'ennemis partout enveloppée,
Et sous mon étendard d'un fer cruel frappée,
Je tombai dans leurs rangs sans force et sans couleur.
Quel moment!!! et quel fut l'excès de mon malheur,
Lorsqu'en rouvrant les yeux, pâle et désespérée,
De drapeaux ennemis je me vis entourée!
J'implorai vainement le bienfait du trépas;
On me chargea de fers, on conduisit mes pas
De cachots en cachots, et sous ces voûtes sombres
Dont jamais le soleil n'a dissipé les ombres.
Depuis six mois entiers, dans ce séjour d'effroi,
Priant pour mes parens, mon pays et mon Roi,
Je languis étrangère à toute la nature;
Je baigne de mes pleurs ma triste nourriture.
De la religion les secours bienfaisans
Ont été refusés à mes vœux innocens.
A d'odieuses lois sans défense asservie,
Et par des cris de mort nuit et jour poursuivie,
J'ai senti bien souvent, au fond de ma prison,
A force de malheur, s'égarer ma raison,
Ma foi s'évanouir, et, m'enviant leur flamme,
Les célestes clartés s'éteindre dans mon âme.
Mon cœur contre mon sort quelquefois révolté....
Humble toit des pasteurs, pourquoi t'ai-je quitté!!!
Dieu puissant! devais-tu me choisir pour combattre!

ADHÉMAR.

Sous le poids de vos maux vous vous laissez abattre!

Ah! quand le Dieu du pauvre et de l'infortuné
Se montre à notre amour de douleurs couronné,
Acceptons le fardeau que sa main nous impose;
Dans la paix du Seigneur que votre âme repose,
Et, toujours confiante en sa suprême loi,
Retrempez votre cœur aux sources de la foi.
Dieu vous remit le soin d'accomplir ses oracles:
Lorsqu'il faut vous sauver sera-t-il sans miracles?
Croyez-en mon espoir, bannissez vos terreurs.
Je sais de vos tyrans quelles sont les fureurs:
Le fils de Jean-sans-Peur contre vous se prononce;
Le tribunal suprême à grands cris vous dénonce;
Le farouche Hermangart, fanatique abhorré,
Des pleurs de l'innocence en tout temps altéré,
Ose vous imputer un crime imaginaire;
Mais Bedfort confondra son espoir sanguinaire,
Bedfort conservera le pouvoir respecté
Que le bienfait des lois laisse à la royauté,
Et, cédant aux devoirs que la vertu commande....

LE GARDIEN, à Jeanne d'Arc.

Le chef du tribunal, Hermangart, vous demande.

SCÈNE II.

ADHÉMAR, JEANNE D'ARC, HERMANGART, JUGES.

HERMANGART, témoignant sa surprise à la vue d'Adhémar.

Adhémar en nos murs!....

ADHÉMAR.

Vous ne l'attendiez pas.

HERMANGART.

Mais dans cette prison pourquoi porter vos pas ?
Auprès de Jeanne d'Arc quel espoir vous amène ?

ADHÉMAR.

L'espoir de déjouer une trame inhumaine,
D'empêcher qu'en ce jour ces murs ne soient souillés
D'un crime qu'on prépare et que vous conseillez.

HERMANGART.

L'auguste tribunal, qui domine les trônes,
Et devant qui les rois tremblent sous leurs couronnes,
Réclame Jeanne d'Arc.....

ADHÉMAR.

Ce tribunal de sang !
Qui, pour faire le mal, s'est montré si puissant;
Ce tribunal affreux, de justice incapable,
N'a jamais distingué l'accusé du coupable;
Et, dressant l'échafaud sur un simple soupçon,
S'arroge tous les droits, hors celui du pardon.

HERMANGART.

On livre la captive à son pouvoir suprême.
Le prince anglais....

ADHÉMAR.

Je cours l'apprendre de lui-même ;
Je connais mal Bedfort, ou j'ose me flatter
Que de votre triomphe on peut encor douter.
A notre cause sainte il sera favorable;

Il sait que l'avenir, sévère, inexorable,
Juge à son tour des rois les arrêts absolus :
Ce ne serait pour vous qu'un attentat de plus;
Mais un prince, un héros, comptable envers l'histoire,
Ne séparera pas sa vertu de sa gloire.

(Il sort.)

SCÈNE III.

HERMANGART, JEANNE D'ARC, Juges.

HERMANGART.

Son espérance est vaine, et, dans son zèle ardent,
Il ne peut vous offrir qu'un secours imprudent.
Je viens pour obtenir l'aveu de votre crime.
Tout prêt à prononcer un arrêt légitime,
Le tribunal n'a point résolu votre mort,
Et, pour vous pardonner, il n'attend qu'un remord.
Méritez ce pardon; qu'un aveu volontaire
Trompe, en brisant vos fers, l'espoir de l'Angleterre.
Devant nos saintes lois baissez un front soumis,
Et ne me comptez point parmi vos ennemis.
Tout crime est effacé par un regret sincère;
Parlez, j'aurai pour vous des entrailles de père;
Dites : je fus coupable; et, suspendant nos coups....

JEANNE D'ARC.

Dieu voit le fond des cœurs : qu'il prononce entre nous!

HERMANGART.

Songez-y!.... refuser l'aveu que je réclame,

C'est courir au trépas et c'est perdre votre âme.
L'anathême, en tombant sur un front criminel,
Le livre après la mort au courroux éternel;
Que dis-je, les effets de sa toute-puissance
Atteindront ceux à qui vous devez la naissance.
Chassés de leur chaumière, à leurs champs arrachés,
Du nombre des chrétiens vos parens retranchés,
Sans abri protecteur, sans autels, sans patrie,
Traîneront dans l'exil leur vieillesse flétrie,
Et maudiront le jour, ce jour infortuné
Où votre père a dit : « Un enfant nous est né. »
Des juges irrités réclamez l'indulgence;
Par votre repentir désarmez leur vengeance;
Votre aveu peut lui seul vous soustraire à nos lois.
Pensez-vous qu'oubliant vos coupables exploits,
Le fils de Jean-sans-Peur, que votre gloire offense,
Permette qu'Adhémar prenne votre défense?
Pensez-vous que l'Anglais, qui vous tient dans ses mains,
De la victoire encor vous rouvre les chemins?
Vous qui dans cent combats sur sa trace élancée....

JEANNE D'ARC.

Ah! qu'un soin différent occupe ma pensée!
Je ne recherche plus la gloire des combats,
Le fer que je portais, accablerait mon bras;
La force du Seigneur de moi s'est éloignée,
Et parmi les humains ma tâche est terminée;
Mais ma famille en deuil a pleuré sur mon sort.
Je ne me vante point d'un fastueux effort:
Loin du toit paternel par la guerre entraînée,

Mon cœur habite encore aux lieux où je suis née.
Là ma mère m'attend, là, près de mes troupeaux,
Mes jours s'écouleraient dans un pieux repos.
Je pourrais, échappant à la haine, à l'envie,
Recommencer le cours d'une innocente vie.
Pourquoi ces murs, ces fers, pourquoi m'ôter le jour?
Rendez-moi mes forêts et mon humble séjour.
Je ne suis plus à craindre : une simple bergère,
Qui ne regrette point sa grandeur passagère,
Ne veut qu'aller revoir, loin de ces tristes lieux,
Des parens dont ses mains doivent fermer les yeux.
A mes vœux supplians montrez-vous favorable.

HERMANGART.

Je n'attends que l'aveu.....

JEANNE D'ARC, *avec fermeté.*

Je ne suis point coupable.

HERMANGART.

Vous avez essayé de briser vos liens.

JEANNE D'ARC.

Oui : j'ai voulu tromper mes farouches gardiens,
J'ai voulu pour les fuir m'élancer, toute armée,
Du haut de cette tour où je suis renfermée.

HERMANGART.

Mais, en exécutant vos funestes projets,
Vous vous donniez la mort.

JEANNE D'ARC.

J'échappais aux Anglais.

HERMANGART.

Celle qui ne craint pas d'attenter sur soi-même
Prouve qu'elle est déjà livrée à l'anathême;
Savez-vous quels témoins déposent contre vous?

JEANNE D'ARC.

Osez les appeler, je les confondrai tous.

HERMANGART.

Il en est un.

JEANNE D'ARC.

Parlez.

HERMANGART.

Je dois encor me taire,
Vous apprendrez trop tôt ce terrible mystère,
Et l'écrit que Beauvais apporte dans ces lieux,
Avant la fin du jour sera mis sous vos yeux.
Beauvais vient dévoiler votre noire imposture;
Prévenez son récit, craignez que la torture,
Malgré vos pleurs, malgré vos lamentables cris,
Promenant la douleur sur vos membres meurtris,
N'arrache à votre cœur, devenu plus docile,
Un aveu trop tardif alors pour être utile.
Si vous ne me livrez vos criminels secrets
Les ordres sont donnés et les bourreaux sont prêts.
Tremblez.....

JEANNE D'ARC.

Je les attends... Mais quel pouvoir sinistre
De tant de cruauté vous a fait le ministre?
Je n'outragerai point, par d'indignes aveux,
Ce ciel qui si long-temps exauça tous mes vœux.

On m'impute un forfait; la haine britannique
Veut s'armer contre moi d'un jugement inique.
Mais Jeanne d'Arc, le front ceint de quelques lauriers,
Guerrière, doit avoir pour juges des guerriers.
Et pourquoi me juger ?... sous ma sainte bannière,
Au milieu des combats on me fit prisonnière!
Je me suis confiée à la foi de Bedfort;
Que des autres captifs je partage le sort.
S'il faut avec de l'or payer ma délivrance,
Qu'il parle et, dès demain, j'en donne l'assurance,
Les chevaliers français courant vers ma prison,
Brigueront tous l'honneur d'acquitter ma rançon.

HERMANGART.

Il n'en est point pour vous; l'Angleterre offensée
A resserrer vos fers est trop intéressée,
Les Français, qu'on a vu triompher sur vos pas,
Vaincus de toute part....

JEANNE D'ARC.

Vous ne le croyez pas.
Près du Dieu qui relève ou renverse une armée,
Saint Louis n'a-t-il plus sa place accoutumée ?
Ne confondra-t-il pas vos projets insensés ?
N'est-ce pas de nos bords que se sont élancés
Ces conquérans pieux qui venaient avec gloire
Aux autels de Sion prosterner leur victoire,
Délivrer le saint temple, et, pour premier succès,
Sur la tombe divine inscrire un nom français ?

Tout mon sang peut couler sous votre main cruelle;
Ma vie est d'un instant, la France est immortelle.

(Elle se retire.)

HERMANGART, aux juges.

La crainte ne peut rien sur ce cœur indompté,
Montrons l'acte secret par Beauvais apporté.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un portique du Palais de Justice. Un Tribunal s'élève à la gauche des spectateurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC DE BEDFORT, seul, s'avançant lentement sur la scène.

Oui, je dois empêcher qu'une action si noire
N'aille dans l'avenir déshonorer ma gloire.
En vain d'un peuple entier l'indiscrète fureur
Accuse Jeanne d'Arc de blasphème et d'erreur;
En vain la politique, en grands crimes fertile,
Me dit qu'à nos desseins son trépas est utile;
Écoutons Adhémar, osons la protéger,
Et n'abandonnons pas le droit de la juger.
Le fils de Jean-sans-Peur, traître envers sa patrie,
Voudrait sur ma captive étendre sa furie.
Ses efforts seront vains: croit-il par ses exploits
S'être fait assez grand pour m'imposer des lois?
Il insulte souvent à mon pouvoir suprême;
Il me sert et me hait... Mais, le voici lui-même.

SCÈNE II.

LE DUC DE BOURGOGNE, LE DUC DE BEDFORT,
Guerriers de leur Suite.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Prince, lorsqu'autrefois l'espoir de me venger
Rallia mes drapeaux à ceux de l'étranger,
Je ne m'attendais pas que ma vaillante armée
A l'ombre de ces murs dût languir renfermée.
Par l'ordre du Dauphin dans un piége entraîné
Mon trop malheureux père est mort assassiné,
Et j'ai promis du sang à son ombre plaintive.....
C'est souffrir trop long-temps qu'une femme captive
Nous occupe, et, trompant ma pieuse douleur,
Nous retienne en des lieux où s'endort ma valeur.
Prince, le tribunal par ma voix la réclame;
S'il faut que Jeanne d'Arc périsse dans la flamme,
Ou si c'est un pardon qu'on lui doit accorder,
C'est à lui qu'appartient le droit de décider.
Remplissons son espoir, laissons sa politique
Absoudre ou condamner la jeune fanatique;
Laissons-lui de l'Église interpréter la loi;
Et nous, libres des soins qu'exige un tel emploi,
Abandonnant ces murs pour les champs du courage,
Allons de Jeanne d'Arc anéantir l'ouvrage:
Oui, des exploits de Charle interrompons le cours.
Il osa triompher par ce honteux secours:
Un prestige fatal, complice de sa gloire,

Dans ses indignes mains fit tomber la victoire :
Marchons, et que ce fils d'un monarque insensé
Satisfasse en tombant au sang qu'il a versé.

LE DUC DE BEDFORT.

J'approuve en un guerrier cet espoir magnanime,
Ces élans, dont l'ardeur aujourd'hui vous anime;
Oui, de votre valeur vos exploits sont garans;
Mais nous avons tous deux des devoirs différens,
Il n'est pas temps encor de ressaisir nos armes;
Et quant à la captive objet de tant d'alarmes,
Épargnez-vous des soins désormais superflus...

LE DUC DE BOURGOGNE.

Quoi! de ses attentats ne vous souvient-il plus?
Infidèle aux Chrétiens, de leur loi séparée,
A des rites affreux dès l'enfance livrée,
Vous vîtes vos guerriers dévorant leurs affronts
Sous son drapeau magique humilier leurs fronts;
Et saisis tout à coup d'une terreur mortelle,
Jeter leurs étendards en s'écriant : «C'est elle!»
Que nous faut-il de plus? Attendrez-vous enfin
Qu'après avoir au trône élevé le Dauphin,
Franchissant de vos mers la barrière impuissante,
Elle aille dans vos ports, terrible et menaçante,
De ses fers quelque jour vous demander raison,
Et le glaive à la main acquitter sa rançon?
Charles Six a déjà tenté cette conquête;
Vous imploriez alors les flots et la tempête :
Ces flots, qui de vos murs séparent nos climats,

Contre le nom français ne vous rassuraient pas.
Tout tremblait, et déjà votre île consternée
Croyait revoir d'Hastings la sanglante journée.

LE DUC DE BEDFORT.

Osez-vous...

LE DUC DE BOURGOGNE.

Jeanne d'Arc pourrait.....

LE DUC DE BEDFORT.

C'en est assez ;
Songez que je commande où vous obéissez.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que votre humeur altière
A mes regards blessés se montre toute entière ;
Tant de hauteur m'offense...

LE DUC DE BOURGOGNE.

En passant dans vos rangs,
Anglais, n'ai-je donc fait que changer de tyrans?
Je puis vous retirer mon secours volontaire.
Plus d'un prince a frémi de voir que l'Angleterre,
Dont les mers respectaient les décrets absolus,
Avait pris pour combattre une arène de plus,
Au trône universel conduisait sa fortune,
Et, partageant l'ivresse aux conquérans commune,
Superbe, prétendait poser son joug d'airain
Des rochers de Pyrène aux campagnes du Rhin.
Ah! quand je vous livrai cet opulent rivage,
Je ne m'attendais pas qu'au sein de l'esclavage,
Les Français apprendraient par un autre danger
Tout ce que pèse un sceptre aux mains de l'étranger.
Craignez.....

LE DUC DE BEDFORT.

Et quels étaient les destins de la France
Lorsqu'Henri Cinq du trône embrassa l'espérance?
Deux partis y régnaient, et sans fruit, sans remord,
Ils échangeaient entre eux des crimes et la mort.
Des épouses en deuil, des mères éplorées
Au seuil des temples saints expiraient massacrées,
Le meurtre ensanglantait vos hameaux dévastés,
La famine en hurlant courait dans vos cités;
Les corps que la terreur laissait sans funérailles,
D'homicides vapeurs infectaient vos murailles;
Les ormes de Vaurus, de carnage fumans,
De vos soldats encor gardent les ossemens.
On avait vu sortir de la fange des villes
Ces hommes échappés à leurs travaux serviles,
Qui viennent, du pouvoir interrogeant les droits,
Une tête à la main, traiter avec les rois.
La France périssait, et, rugissant de joie,
Le tigre populaire y dévorait sa proie;
Mais enfin Henri Cinq parut, tout se soumit,
Dans ses vaillantes mains le sceptre s'affermit.
Charles abandonna sa puissance usurpée,
Prince, et si la victoire enfin m'est échappée,
J'en accuse moins Jeanne et ses illustres coups
Que votre aveugle haine et votre orgueil jaloux.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Sous les murs d'Orléans où mon sang fume encore,
N'ai-je pas combattu contre un roi que j'abhorre?

LE DUC DE BEDFORT.

Vos soldats les premiers ont été renversés.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Parce qu'au premier rang je les avais placés.

LE DUC DE BEDFORT.

Jeanne d'Arc a d'abord marché contre un rebelle.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Jeanne d'Arc a cherché des rivaux dignes d'elle.

LE DUC DE BEDFORT.

Sans vous dans Orléans seraient nos Léopards.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Sans moi vos yeux jamais n'eussent vu nos remparts.

LE DUC DE BEDFORT.

De Verneuil, de Crécy l'éclatante mémoire...

LE DUC DE BOURGOGNE.

Harcourt seul dans Crécy vous donna la victoire.
Vous nous devez le trône, et dans tous ses succès
L'étranger dans ses rangs a compté des Français.

LE DUC DE BEDFORT.

Téméraire....

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS; LIONEL

LIONEL.

Seigneur, pardonnez si mon zèle
Vient d'un nouveau revers vous porter la nouvelle.

LE DUC DE BEDFORT.

Parlez.

LIONEL.

Notre ennemi, vainqueur de toutes parts,
De cités en cités poursuit nos Léopards,
Déjà dans Saint-Denis a flotté sa bannière.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Prince, vous l'entendez, de votre prisonnière
Bientôt l'altier Dunois viendra briser les fers.
S'il faut que nos drapeaux déployés dans les airs
A Charles Sept, demain, reportent les alarmes,
J'immole mon injure au salut de nos armes.
Disposez de mon bras.

LE DUC DE BEDFORT.

L'état est menacé,
Je ne me souviens plus que je fus offensé,
Oublions nos débats pour la cause commune.
Prince, de Jeanne d'Arc je plaignais l'infortune :
Que le conseil s'assemble, on va l'interroger.
Et demain vers les murs qu'il nous faut protéger,
De nos guerriers suivis, nous irons dans la plaine
Arracher à Dunois sa victoire incertaine.

SCÈNE IV.

LE DUC DE BOURGOGNE, LIONEL.

LIONEL, *vivement.*

Des témoins ont parlé, le crime est reconnu,
Des champs de Vaucouleurs Beauvais est revenu;

Bientôt, entre ses mains un écrit redoutable
Forcera la captive à s'avouer coupable.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Et que renferme-t-il ?

LIONEL.

Quand il en sera temps
Beauvais dévoilera ses secrets importans.

SCÈNE V.

Les Précédens, ADHÉMAR.

ADHÉMAR.

Ah! prince, est-il donc vrai qu'un tribunal barbare
D'une auguste captive à votre voix s'empare?
Quoi ! lorsque je venais embrasser vos genoux...

LE DUC DE BOURGOGNE.

Que Jeanne d'Arc périsse, ou combatte pour nous.

ADHÉMAR.

Avec ses ennemis, qui! vous, d'intelligence ?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Mon père massacré me demande vengeance ;
Il l'obtiendra!... demain je revole aux combats.
Toi, que j'ai tant pleuré!.... du séjour du trépas,
Viens, viens voir si ton fils sait venger ta querelle;
Accepte tout le sang qu'on va verser pour elle !

SCÈNE VI.

ADHÉMAR, seul.

Ainsi de Jeanne d'Arc le sort est arrêté.
Beauvais de son trépas hautement s'est flatté.
Quelle preuve offre-t-il, et sur quel témoignage
Fera-t-il condamner la vertu, le courage?
Un crime dans Beauvais ne me surprendrait pas;
Son cœur.... Mais quel vieillard traîne vers moi ses pas?
Sous d'obscurs vêtemens il s'avance avec crainte,
D'une longue douleur son front porte l'empreinte;
Hélas! si mes secours, si mes soins empressés.....

SCÈNE VII.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC, MARGUERITE, LOUISE, ADHÉMAR.

MARGUERITE.

Oui, mon père, nos vœux seront tous exaucés,
Bedfort verra nos pleurs et brisera sa chaîne.
On dit que de ce lieu sa demeure est prochaine.
Arrêtez un moment vos pas appesantis,
Par la douleur, la crainte et les ans ralentis.

LOUISE.

Tous nos maux vont finir, bannissez vos alarmes.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Croyez-vous, mes enfans, qu'on la rende à nos larmes?
Tant d'honneurs! tant de gloire! et maintenant des fers!

Oh ! venez dans mes bras ! ! Que vos soins me sont chers !
Combien m'est doux l'amour que vous faites paraître !
Il m'aurait consolé, si mon cœur pouvait l'être.

ADHÉMAR.

Vieillard, vous paraissez étranger dans ces lieux ?

LE PÈRE DE JEANNE DARC.

Oui, je le suis.

ADHÉMAR.

Des pleurs obscurcissent vos yeux.
Quels malheurs... ?

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Mes malheurs sont bien grands, et j'ignore
Si le ciel ne doit pas les augmenter encore.

ADHÉMAR.

L'auriez-vous offensé ?

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Non, mais il me punit ;
Il rend amers des jours qu'autrefois il bénit.

ADHÉMAR.

Ouvrez-moi votre cœur, parlez, de l'infortune
La plainte en aucun temps ne me fut importune :
Croyez que ce n'est point un désir indiscret
Qui me fait demander ici votre secret.
Dans un monde pour tous si fertile en misères,
Mon devoir fut toujours de consoler mes frères.
Répandez vos chagrins dans le sein d'un ami ;
Des malheurs confiés sont calmés à demi.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Langage consolant, bonté vraiment céleste !
On m'avait dit, hélas ! que dans ce lieu funeste
Nul ne prendrait pitié de moi, de mes vieux ans.

MARGUERITE.

Voyez, il est encor des cœurs compatissans.....
Je l'espérais..... Osons lui dire qui nous sommes.
Pourquoi douterions-nous de la pitié des hommes ?
Et pourquoi fuirions-nous à l'heure du danger
Un ami dont la main s'offre à nous protéger ?
Qu'il sache nos malheurs, qu'il daigne nous conduire.
Jusqu'auprès de Bedfort il peut nous introduire.

ADHÉMAR.

Attendez-vous de lui la fin de vos revers ?

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Une illustre captive est ici dans ses fers.

ADHÉMAR.

Eh bien ! quel intérêt.....

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

O douleur ! ô ma fille !

ADHÉMAR.

Qu'entends-je? Jeanne d'Arc !

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Vous voyez sa famille,
Son vieux père, ses sœurs.....

ADHÉMAR.

Se pourrait-il? ô ! Dieu !

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Pour partager son sort nous venons en ce lieu.
Je suis parti, laissant une femme éplorée,
A toutes les douleurs où son âme est livrée;
Lui donnant un espoir que mon cœur n'avait pas,
Je me suis en pleurant arraché de ses bras.
J'ai parcouru les lieux où naguère avec gloire
Ma fille vers son roi conduisait la victoire.
Sur mes autres enfans, dans ma route appuyé,
Cherchant pour les nourrir le pain de la pitié,
Cachant mon nom, de peur qu'une foule égarée
De ces tristes remparts ne m'interdît l'entrée.
J'arrive tout tremblant, je crains d'interroger.....
Ma fille!

ADHÉMAR.

L'on s'assemble et l'on va la juger.
La rigueur de son sort autant que vous m'accable!
J'espérais prévenir l'arrêt irrévocable;
Mais on dit qu'en ce jour Beauvais, trompant mes vœux,
D'infidèles témoins apporte les aveux,
Il vient de Vaucouleurs, et sa perfide adresse...

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Beauvais!!! à nos malheurs sa pitié s'intéresse;
Non; ne redoutez pas ce qu'il vient révéler,
Beauvais est notre appui.....

ADHÉMAR.

Vous me faites trembler!
Comment de ses projets avez-vous connaissance?

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

De ma fille en nos champs je déplorais l'absence,
Son sort, ses fers cruels, et de sa mère en deuil
Déjà mes tristes mains préparaient le cercueil;
J'élevais vers le ciel ma prière impuissante,
Lorsque soudain Beauvais dans nos murs se présente.
« L'Anglais sur Jeanne d'Arc veut venger son affront,
» Me dit-il, et le glaive est levé sur son front.
» J'ai couru vers ces lieux, plaignant sa destinée :
» Tu peux, tu peux encor sauver l'infortunée. »
Ah! lui dis-je, parlez, dans ce danger pressant
Faut-il prendre ses fers? faut-il donner mon sang?
« Déclare, poursuit-il, au nom de ta famille,
» Que des prestiges vains avaient séduit ta fille,
» Que d'un art suborneur le magique poison
» Dès ses plus jeunes ans égarant sa raison..... »

ADHÉMAR.

Et cet aveu funeste..... O trahison! ô crime!

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

C'était le seul moyen de sauver la victime.
« A ce prix, me dit-il, Bedford peut pardonner.
» Je défendrai ta fille..... »

ADHÉMAR.

Il vient l'assassiner.

MARGUERITE.

Mon père!....

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Tant d'horreur....

ADHÉMAR.

Beauvais en est capable.
Pour faire déclarer votre fille coupable,
Pour la livrer peut-être aux flammes du bûcher,
Il montrera l'aveu qu'il sut vous arracher.
Vous ignorez, vieillard, que, par son entremise,
Aux juges redoutés Jeanne d'Arc est promise;
Que l'affreux tribunal....

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Le ciel aurait permis
Que, servant malgré moi ses cruels ennemis....
Funeste aveuglement! douleur inattendue!
Dans ce cœur paternel la nature éperdue
Jette un cri lamentable.... Ah! par ces cheveux blancs!
Jusqu'aux pieds de Bedfort, guidez mes pas tremblans.
C'est en vous seul ici que ma douleur espère.
Voyez leur désespoir, voyez les pleurs d'un père,
D'un père qui s'accuse, et qui n'a pu prévoir
Que d'être si cruel on se fît un devoir.
Mais j'irai démentir leur affreux stratagême;
Devant leur tribunal je paraîtrai moi-même;
Tandis que d'un côté d'infâmes délateurs,
Appuyant leurs projets de récits imposteurs,
Oseront accuser l'auguste prisonnière,
On entendra de l'autre une famille entière
De la vérité sainte invoquer tous les droits
Contre des assassins armés du fer des lois.

LOUISE.

Nous élevons vers vous nos mains reconnaissantes;
Rendez l'infortunée à ses sœurs gémissantes.

MARGUERITE.

Ne craignez point d'offrir à des cœurs malheureux
Votre appui protecteur, vos secours généreux.

ADHÉMAR.

Moi, craindre! Ah! protéger le faible qu'on opprime,
Au péril de ses jours prévenir un grand crime,
Est un emploi trop noble, un trop beau dévouement,
Pour permettre à mon cœur d'hésiter un moment.
Déjà près de ces lieux la foule se rassemble;
Suivez mes pas tous trois, retirons-nous ensemble.
Évitons les regards de ce peuple égaré.
Vieillard, dans un moment je te rappellerai.
Dût le glaive sanglant s'agiter sur ma tête,
Dût le feu du bûcher, que la vengeance apprête,
Pour moi-même en ces murs s'allumer à l'instant,
Il faudra qu'Hermangart pâlisse en m'écoutant;
Il faudra qu'il renonce à l'espoir sanguinaire
D'appuyer ses complots du nom sacré d'un père.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

BEDFORT, HERMANGART, ADHÉMAR, JUGES, GUERRIERS, PEUPLE.

BEDFORT, il s'assied sur le tribunal.

JUGES qui m'entourez, citoyens et soldats,
Intrépide Suffolk, Lionel, Glacidas,
Vous tous, nobles appuis de la vieille Angleterre,
Le ciel nous protégeait... Un traité volontaire,
L'hymen de Catherine et deux siècles d'exploits
Avaient contraint la Seine à couler sous nos lois;
Les Français devant nous courbaient leurs fronts serviles;
L'esclavage avec moi descendait dans leurs villes,
Et l'Océan, jaloux d'étendre au loin ses droits,
Sur le trône des lis jetait un de nos rois.
Charles Sept, dont l'exil devenait le partage,
Nous cédait en fuyant son superbe héritage:
Une femme parut,... tout changea... Mais enfin
Nous tenons dans nos fers cet appui du Dauphin,
Et la voix des guerriers échappés à son glaive,
La voix d'un peuple entier pour l'accuser s'élève.

Les juges redoutés prétendent hautement
Qu'elle fut des enfers le coupable instrument.
Ce jour de son destin décidera peut-être.
Devant les magistrats Jeanne d'Arc va paraître;
Mais, quand leur tribunal s'apprête à la juger,
J'ai voulu, devant vous, la voir, l'interroger.
A ce grand jugement ma gloire intéressée
Commande que je lise au fond de sa pensée,
Et m'assure avec vous s'il est vrai qu'en effet
Ses lauriers imposteurs nous cachent un forfait.
Elle vient.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS; JEANNE D'ARC,

ADHÉMAR.

Approchez, dissipez votre crainte.

BEDFORT.

Pourquoi sur votre front tant de terreur empreinte,
Vous qu'on vit si souvent affronter le trépas?

JEANNE D'ARC.

Prince, je l'affrontais au milieu des combats...
Le ciel nous protégeait et nous montrait la route.

BEDFORT.

Vous a-t-il délaissée?

JEANNE D'ARC.

Il m'éprouve sans doute.

BEDFORT.

Des guerriers par moi-même en ces lieux entendus
Vous accusent.

JEANNE D'ARC.

De quoi?.... de les avoir vaincus?
Dieu seul a tout conduit, ma force était la sienne.

BEDFORT.

Vous avez raconté pourtant qu'au pied d'un chêne
Des êtres inconnus se montraient à vos yeux.

JEANNE D'ARC.

Oui.

BEDFORT.

Qui les évoquait? d'où venaient-ils?

JEANNE D'ARC.

Des Cieux.
J'avais mis en eux seuls toute mon espérance.

BEDFORT.

Que leur demandiez-vous?

JEANNE D'ARC.

Le salut de la France.

BEDFORT.

Ils briseront vos fers, osez les rappeler.

JEANNE D'ARC.

Ils sont, dans mon cachot, venus me consoler,
Et, lorsqu'à les revoir je n'osais plus prétendre,
Près de moi, ce matin, leur voix s'est fait entendre.

BEDFORT.

Leur voix !!!

JEANNE D'ARC.

Ce n'était point un prestige trompeur.

BEDFORT.

Que vous a-t-elle dit ?

JEANNE D'ARC.

De vous parler sans peur.

BEDFORT, vivement ému.

J'ai peine à surmonter le trouble involontaire....
Daignez nous expliquer cet étonnant mystère.
A vos yeux, dites-vous, Dieu s'est manifesté ?

JEANNE D'ARC.

Prince, je vous dirai la simple vérité :
Quand déjà les Anglais dévastaient ce royaume,
Près des bords de la Meuse, et sous un toit de chaume,
Mes parens m'élevaient à côté de mes sœurs,
Et de la charité m'enseignaient les douceurs.
J'étais dans l'âge heureux que la paix accompagne ;
Durant le jour j'allais de montagne en montagne
Conduire nos troupeaux, ou, cherchant le saint lieu,
Chanter devant l'autel les louanges de Dieu.
Deux besoins de mon cœur, l'aumône et la prière,
Remplissaient mes instans... Dans notre humble chaumière
On me parlait souvent des maux de mon pays,
De nos princes captifs, par leurs sujets trahis.
Et moi, me confiant en la main qui délivre,
Je me faisais relire, aux pages du saint livre,

L'histoire du berger que protégeait le ciel,
Ou Débora partant pour sauver Israël.
Bientôt d'affreux vainqueurs en nos champs accoururent;
Nos troupeaux, nos moissons devant eux disparurent;
Dans le fond des forêts il fallut nous cacher,
Et du toit paternel deux fois nous arracher.
Partout des cris, du sang, d'éternelles alarmes,
Et je vis bien souvent, non sans verser des larmes,
Nos soldats mutilés, que l'Anglais insultait,
Tendre à la charité le bras qui leur restait.
Nous attendions la mort, nous la croyions prochaine.
Un jour je m'arrêtai tremblante au pied d'un chêne;
J'y pleurai bien long-temps, et, tombant à genoux,
Je m'écriai : Seigneur, ayez pitié de nous!
Voyez nos rois proscrits, nos villes alarmées!
N'êtes-vous plus le Dieu qui commande aux armées?
Si nos fautes du ciel allument le courroux,
Ne frappez que moi seule; oui, je m'offre pour tous.
Rendez, rendez la France à sa gloire première.....
Je parlais,.... et soudain dans des flots de lumière,
Au bruit miraculeux des célestes concerts,
Une vierge des cieux m'apparut dans les airs.
« Tes vœux sont exaucés; lève-toi, me dit-elle,
» Bergère comme toi, simple et faible mortelle,
» J'ai porté la houlette, et priant dans mon cœur,
» Protégé nos cités contre Attila vainqueur.
» Paris révère en moi sa céleste patronne.
» Le Seigneur te destine à la même couronne;
» Et tu dois, délivrant nos remparts asservis,

» Dégager les sermens qu'il a faits à Clovis.
» Il parle par ma voix; son ordre ici m'amène.
» Il ne veut s'appuyer d'aucune gloire humaine,
» Et, n'offrant aux Français qu'un roseau pour soutien,
» Son glaive deviendra visible près du tien.
» Pars, Orléans t'appelle en sa fidèle enceinte,
» Et le front de ton Roi demande l'huile sainte. »
La vision céleste à ces mots s'envola;
Mais ses feux m'embrasaient, oui, je les sentais là.
Je portais dans mon sein sa promesse gravée;
Je brûlais pour la palme à mes mains réservée :
Affranchir son pays est un bien précieux,
Qu'on ne refuse pas lorsqu'on l'obtient des cieux.
De ce don solennel chaque jour plus éprise,
J'embrassais en espoir l'héroïque entreprise;
Mes jours étaient troublés, mon sommeil sans repos,
J'agitais sur mon front d'invisibles drapeaux,
Et je ne pouvais voir, dans mes saintes alarmes,
Un panache ennemi sans demander des armes.
Surpris de mes transports, ignorant mon dessein,
Mes parens effrayés me pressaient sur leur sein.
Dans les bois, dans les murs de notre humble chapelle,
Toujours la même voix... « Dieu t'attend,.. Dieu t'appelle! »
Je partis.....

BEDFORT.

Quels guerriers conduisirent vos pas ?

JEANNE D'ARC.

Ceux qui m'accompagnaient ne me conduisaient pas.

C'est moi qui, dirigeant leur escorte invincible,
Leur montrais une route à tout autre impossible.
Dans le camp des Français régnait un morne effroi,
Tous pressaient en pleurant l'exil du jeune Roi.
J'arrive, un cri de guerre au même instant s'élève....
De Martel dans Fierbois on court chercher le glaive;
Nous marchons, et ma voix fait passer dans nos rangs
Ces transports enflammés qui chassent les tyrans.
Voilà, Prince, quelle est l'histoire de ma vie :
Je n'ai point mérité qu'elle me soit ravie.
Ce ciel qu'on ose ici m'accuser de trahir,
Avait tout commandé, je n'ai fait qu'obéir.

BEDFORT.

Mes sens émus,... mon âme à la pitié sensible...

ADHÉMAR.

De ses accusateurs l'imposture est visible,
Prince, et tous ses discours...

HERMANGART.

Ses discours captieux
Lui sont tous inspirés par l'ennemi des cieux.
Il parle par sa bouche, et toujours sa puissance
Donne à ceux qu'il séduit les traits de l'innocence.
C'est souffrir trop long-temps qu'au gré de ses fureurs,
Nourrissant des humains les crédules erreurs,
Une femme vouée à d'affreux sortiléges,
Abuse insolemment des plus saints priviléges.
Par ses exploits, dit-elle, un Dieu s'est révélé.
Quel pontife, en son nom, quel oracle a parlé?

Est-il venu, changeant les lois de la nature,
De ses prestiges vains appuyer l'imposture?
Et pour qui le Seigneur se serait-il armé?
Pour un prince proscrit, fugitif, diffamé,
Qui du sang d'un héros rougit sa main cruelle,
Que son peuple a trahi, que sa mère Isabelle,
De son rival heureux appuyant le dessein,
Naguère avec horreur repoussa de son sein.
Non, Dieu n'a pu vouloir raffermir la couronne
De ce fils des Valois qu'il retranche du trône;
Et les champs d'Azincourt, les palmes de Crécy
Démentent trop la voix qu'on fait parler ici.
Si son Dieu, par ses mains, avait daigné combattre,
Prince, un guerrier mortel aurait-il pu l'abattre?
Son sang eût-il coulé? serait-elle en vos fers?
Ses succès n'étaient dus qu'aux secours des enfers.
Il est dans ses fôrets ,..... sous des arbres funèbres,
Un antre visité des esprits de ténèbres.
C'est là, qu'à la lueur des magiques flambeaux,
D'un enfant égorgé s'arrachant les lambeaux,
Des êtres abhorrés, des femmes exécrables,
Échangent de leur art les secrets redoutables.
C'est là que Jeanne d'Arc portait souvent ses pas...
Ordonnez son supplice.... A l'aspect du trépas
La coupable à genoux confessera son crime.
Les esprits ténébreux quitteront leur victime,
Et vous verrez alors, se lire en traits de sang,
Le pacte des enfers sur son front pâlissant.
Oui, je l'accuse ici de ce pacte effroyable,

Toujours un tel forfait me trouve impitoyable.
Je maudis à mon tour ceux que le ciel maudit,
Jeanne d'Arc doit périr dans les flammes.... J'ai dit.

ADHÉMAR.

Prince, je dois parler... Je ne conçois qu'à peine
Cet excès de démence, ou cet excès de haine.
Sainte religion, seul espoir des mortels,
Ainsi le fanatisme usurpe tes autels!
Et pourquoi voudrait-on, à la raison rebelle,
Flétrir d'un crime horrible une palme si belle?
Sur le sort des Valois, prince, jetez les yeux.
Tout les recommandait à la faveur des cieux.
Un Roi cher aux Français même dans sa démence,
Un prince infortuné dont le règne commence
Au milieu des complots, des combats criminels,
Faible enfant, orphelin sous les yeux maternels.
La France de Clovis dans un camp renfermée
S'apprêtant à périr, mais à périr armée.
Orléans si fidèle et les guerriers anglais
Retrouvant dans ses murs les héros de Calais.
Voilà, juges, voilà quelle cause sacrée
Arma la faible main d'une vierge inspirée.
Oui, je le soutiendrai contre tous, en tout lieu,
Celle qui rompt des fers vient de la part de Dieu.
Le destin des combats la fit votre captive.
A votre jugement l'Europe est attentive.
Ah! prince, quand Guesclin, terreur des léopards,
Guesclin dont le cercueil a soumis des remparts,
Dans un combat fameux devint votre conquête,

Édouard son vainqueur proscrivit-il sa tête?
Il brisa ses liens, et, dégageant sa foi,
Pour le combattre encor le rendit à son Roi.
Chez quel peuple a-t-on vu poursuivre avec furie
Un captif accusé de sauver sa patrie ?
Et dans les champs d'honneur depuis quand les héros
Ne triomphent-ils plus qu'à l'aide des bourreaux?
Pardonnez ce transport, il est involontaire.
Vous tenez dans vos mains l'honneur de l'Angleterre...
Et vous qui dirigez le fer sanglant des lois,
Juges qui m'écoutez, il vaudrait mieux cent fois
A ce fer menaçant présenter votre tête
Que de servir d'organe au forfait qu'on apprête.
Songez à votre Dieu, songez à vos sermens.
Après l'arrêt fatal quels seraient vos tourmens!
Mais le tombeau muet ne rend pas sa victime,
Vous traîneriez partout l'horreur de votre crime,
La haine des humains, vos pleurs, votre remord
Et l'éternel regret de cette injuste mort.

HERMANGART.

Ainsi vous trahissez la divine justice?

ADHÉMAR.

Ainsi de vos fureurs vous la rendez complice?

HERMANGART.

Vous protégez le crime et lui tendez les bras?

ADHÉMAR.

Qui vient le démasquer ne le protége pas.

JEANNE D'ARC.

Dieu ! me réserviez-vous ces cruelles épreuves ?

HERMANGART.

Prince, nous possédons d'irrécusables preuves.

ADHÉMAR.

Des preuves !.... offrez-les, juges accusateurs !

HERMANGART.

Beauvais a visité les champs de Vaucouleurs,
Prince, et des habitans le rapport unanime
De votre prisonnière a confirmé le crime.
Qu'Adhémar maintenant nous vante sa vertu !
Du sceau des magistrats cet acte revêtu.....

BEDFORT.

(Il lit.)

Donnez... Ciel ! qu'ai-je lu ! quel jour affreux m'éclaire !

JEANNE D'ARC.

Qui m'accuse ? quels sont les témoins.....?

BEDFORT.

Votre père.

ADHÉMAR.

Rassurez-vous.

JEANNE D'ARC.

Mon père ! O douleur ! ..... Il aurait....
Entre tous ses enfans c'est moi qu'il préférait.

BEDFORT.

Contre un pareil témoin qu'avez-vous à répondre ?

JEANNE D'ARC.

Oh! Dieu!

BEDFORT.

Vous vous taisez!

HERMANGART.

Tout sert à la confondre.

ADHÉMAR.

Et si par des méchans, d'un piége enveloppé,
Ce père déplorable avait été trompé?
N'a-t-on pu, le flattant d'une fausse espérance,
Abuser d'un vieillard la crédule ignorance,
Et ne convient-il pas, avant de la juger,
De l'appeler lui-même et de l'interroger?

(Il parle à un soldat de la suite de Bedfort.)

HERMANGART.

Livrons-nous, livrons-nous à des recherches vaines!
Attendons que Dunois vienne briser ses chaînes!
Prince,.... de ces remparts Vaucouleurs éloigné.....

ADHÉMAR.

Ce voyage lointain peut nous être épargné.

BEDFORT.

Comment?

ADHÉMAR.

(Il va chercher le père de Jeanne d'Arc au fond du théâtre.)

Vous entendrez le cri de la nature;
Viens au milieu de nous confondre l'imposture;
Viens, vertueux vieillard, que tout soit éclairci.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS; LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

JEANNE D'ARC.

Ciel !

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Ma fille !

BEDFORT ET HERMANGART.

Son père !

ADHÉMAR.

Oui, son père est ici.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Ma fille !

JEANNE D'ARC.

Quoi ! vos bras s'ouvrent encor pour elle
Quand vous la soupçonnez d'être si criminelle ?

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Tu ne l'es pas...

HERMANGART.

Vieillard...

JEANNE D'ARC.

Vous l'entendez.

BEDFORT, il descend du tribunal.

Eh, quoi !
De signer cet écrit qui vous fit une loi ?

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Demandez à celui dont la perfide adresse
D'un père au désespoir vint tromper la tendresse,
Offrit à mon malheur d'homicides secours;
Vint me persuader, dans de trompeurs discours,
Qu'il fallait déclarer que ma fille séduite
Au secours des Français malgré moi fut conduite;
Qu'elle n'avait été, dans son égarement,
D'un magique pouvoir que l'aveugle instrument.....
Cet aveu, me dit-il, cet aveu volontaire
Désarmera Bedfort, fléchira l'Angleterre.
J'ignorais que promise au tribunal affreux.....

JEANNE D'ARC.

Mon père !

BEDFORT, à Hermangart.

On a trompé ce vieillard malheureux.
Du crime de Beauvais aviez-vous connaissance,
Hermangart ? Vous baissez les yeux en sa présence,
Vous n'osez devant moi soutenir son aspect.

HERMANGART.

Mais vous, devez-vous croire un témoin si suspect?
Il accusa sa fille, et cet aveu contraire
Au destin qui l'attend ne saurait la soustraire.
Un regret inutile, un tardif repentir,
L'engage vainement, Prince, à se démentir.
Comment croire en effet que trompant sa vieillesse
On ait pu jusque-là surprendre sa faiblesse,
L'armer contre sa fille ? et ne devait-il pas
Prévoir qu'un tel aveu conduisait au trépas?

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Et comment soupçonner qu'un juge sanguinaire,
Pour hâter son trépas, se servait de son père ?
Avez-vous pu, cruels, sans en frémir d'horreur,
De mes aveux surpris armer votre fureur,
Et profaner ainsi dans un complot parjure
Toute la sainteté des nœuds de la nature ?
Un père....., s'agît-il du crime le plus grand,
Ne peut être appelé qu'à sauver son enfant.
Son titre seul dément cette ruse exécrable;
Son témoignage est nul s'il n'est pas favorable;
Et lorsqu'un tribunal fait invoquer sa voix,
C'est toujours pour fléchir la vengeance des lois,
Jamais pour condamner. Ah ! Prince, si la haine
Abusait à ce point de la justice humaine,
Si des mères en deuil, des pères gémissans,
Du trépas de leur fils complices innocens,
Devaient, instruits trop tard de l'affreux stratagême,
Au nombre des bourreaux se reconnaître eux-mêmes,
Il faudrait aux humains préférer mille fois
Les monstres des forêts moins cruels que nos lois.
Non, tu vivras..... Combien j'ai pleuré ton absence!
Viens; viens, que mon amour prouve ton innocence
Que ces pleurs paternels démentant mes aveux
Disent si ton trépas fut l'objet de mes vœux.
Gloire de mes vieux ans, fille héroïque et chère,
Couvre-toi devant eux des respects de ton père.

JEANNE D'ARC.

O Ciel ! ! vous à mes pieds !

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

C'est un besoin pour moi.
J'abaisse avec orgueil ma tête devant toi.

BEDFORT, à Hermangart.

Eh bien !

HERMANGART.

Si son récit en effet est sincère,
Prince, Beauvais.....

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Beauvais était votre émissaire.
Lorsqu'un juge se sert de cet affreux détour,
Au rang des criminels il descend à son tour.
Pour un complot si noir les lois n'ont point d'excuse.
Vous alliez nous juger, c'est moi qui vous accuse.

HERMANGART.

Imprudent !

BEDFORT.

Ce secret doit être dévoilé ;
Qu'auprès du tribunal Beauvais soit appelé ;
Qu'il songe à me fléchir par un aveu fidèle.
Vous y comparaîtrez, vieillard, à côté d'elle.

(Il sort suivi du peuple, des guerriers et des juges.)

HERMANGART.

Tout semble contre moi conspirer aujourd'hui.
Bourgogne seul me reste, implorons son appui.

(Il sort.)

ADHÉMAR.

Venez, tout nous annonce un arrêt moins sévère.

JEANNE D'ARC.

La mort peut me frapper, j'ai retrouvé mon père.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNE D'ARC, Gardes.

Toi qui veilles d'en haut sur la terre où nous sommes,
Lorsqu'on va me juger au tribunal des hommes,
Je n'ai point devant toi la superbe fierté
De contempler mon sort avec tranquillité.
De la France en mes mains tu remis la querelle,
Mon Dieu ! fais-moi mourir en combattant pour elle.
A mes vœux supplians, à ma sainte ferveur,
De ce trépas illustre accorde la faveur.
Lorsque les Philistins livraient à leur risée
De ton guerrier captif la chaîne méprisée,
Tu vins, tu lui rendis sa force, et des faux dieux
Le temple s'écroula sur un peuple odieux.
Romps mes indignes fers.... Que ta gloire insultée
Aux yeux de nos tyrans brille manifestée.
Mais viens-tu m'exaucer?... Viens-tu guider mes pas?...
La trompette guerrière appelle les combats.
Oui, des sons belliqueux j'ai respiré l'ivresse!
Il n'est plus sur mon cœur de fardeau qui l'oppresse.

O transports ! ! ! je revois flotter nos étendards,
Je m'élance au travers des glaives et des dards !
O Charles ! ! ! ô mon roi ! ! quel bras vient de t'abattre ?
Talbot, reconnais-moi, c'est moi qu'il faut combattre.
Tourne contre mon sein ton glaive étincelant !
Pourquoi m'évitais-tu dans ce combat sanglant ?
Attends, je viens punir tes fureurs inhumaines,
(Apercevant le gardien.)
Et dans ton sang ce bras..... Dieu ! je suis dans les chaînes !

SCÈNE II.

LE GARDIEN, JEANNE D'ARC.

LE GARDIEN.

A côté de Beauvais et du peuple entouré,
Au pied du tribunal Bourgogne s'est montré.
De vos persécuteurs l'audace ranimée
S'arme de son pouvoir et de sa renommée.
Il marche sur mes pas et demande à vous voir.

JEANNE D'ARC.

Ce traître !

SCÈNE III.

LE DUC DE BOURGOGNE, JEANNE D'ARC.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Un peuple entier dicte notre devoir.
Il exige à grands cris que Jeanne d'Arc périsse.
Qu'importe qu'un vieillard, au gré de son caprice,
Appelle vos exploits magiques ou divins,

Le tribunal confond ces subterfuges vains.
Lionel et Beauvais..... Tu seras condamnée;
Mais tu peux d'un seul mot changer ta destinée.
Abandonne à lui-même, à ses vils favoris,
Un prince, dont les droits pour jamais sont proscrits.
Du camp de Charles Sept que ta valeur s'exile;
Je t'offre dans le mien un glorieux asile.
Viens servir ma vengeance et l'ombre d'un héros.
Tes jours sont à ce prix, viens...

JEANNE D'ARC.

Où sont tes bourreaux?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Viens, ton père t'attend.

JEANNE D'ARC.

Fidèle à ses vrais maîtres,
Il me désavouerait sous l'armure des traîtres;
Ou, m'arrachant le fer dont j'armerais ma main,
Ne me reconnaîtrait que pour percer mon sein.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Les tourmens du bûcher....

JEANNE D'ARC.

Je n'en vois que la gloire;
En triompher, voilà ma dernière victoire.
Tu veux me voir trahir mon prince et mon pays!
Ne te suffit-il pas de les avoir trahis?
Et penses-tu, m'offrant la honte ou les supplices,
Effacer ton forfait en trouvant des complices?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Tu subiras ton sort sans larmes? sans effroi?

JEANNE D'ARC.

Prince, en le subissant, je pleurerai sur toi!

LE DUC DE BOURGOGNE.

Oses-tu bien braver le courroux qui m'anime?

JEANNE D'ARC.

Oses-tu bien m'offrir la moitié de ton crime?
Tu veux que, de l'honneur abjurant le lien,
Je partage ton sort... Es-tu jaloux du mien?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Moi, que sur ton trépas je jette un œil d'envie!

JEANNE D'ARC.

Sur mon trépas.... Oui, Prince, il absoudrait ta vie.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Tu repousses la main qui pour toi peut agir?

JEANNE D'ARC.

Je repousse le sang dont tu l'osas rougir.
Les lauriers qu'a cueillis cette main criminelle
Impriment sur ton front une honte éternelle.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Ah! Dieu!!!

JEANNE D'ARC.

De l'étranger tu nous portes les lois.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je punis les Français des fureurs de Valois.

JEANNE D'ARC.

Tu livres au mépris ton nom et ta mémoire.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je combats pour ma haine et non pas pour ma gloire.
S'il est vrai que mon bras soit coupable en effet,
Valois en succombant expiera mon forfait.
Il ne m'a pas donné des leçons d'indulgence.
Je voudrais pouvoir seul suffire à ma vengeance;
Dans ma haine affermi, je voudrais que mon Roi
N'eût dans le monde entier d'autre ennemi que moi,
Et qu'il sût, en tombant sous ce bras redoutable,
Qu'il ne doit qu'à moi seul sa chute inévitable;
Mais, puisque pour l'abattre il me faut un appui,
J'appartiens à tous ceux qui s'arment contre lui.
J'accepte aveuglément, ma haine ainsi l'ordonne,
Les traités qu'on souscrit, les secours qu'on me donne.
Je frémissais jadis au nom de l'étranger :
Il devient mon ami dès qu'il peut me venger.
Au sceptre de Henri j'ai promis cette terre....

JEANNE D'ARC.

Toi, nous assujettir au joug de l'Angleterre?
Sais-tu quel héroïsme embrase tous les cœurs?
Sais-tu comment la France accueille ses vainqueurs?
Quand l'Anglais en tous lieux, promenant les alarmes,
Invitait Orléans à lui rendre les armes,
Ignorant que Dieu même allait les secourir,
Femmes, enfans, vieillards s'embrassaient pour mourir.
Tous s'écriaient : « Talbot dans nos murs va descendre,

» Il veut les asservir, réduisons-les en cendre;
» Que nos palais détruits, nos temples, nos remparts
» Sur les pas des vainqueurs croulent de toutes parts,
» Et ne leur laissons pas, dans la cité brûlante,
» Une pierre où graver leur victoire insolente.
» Ils nous ont commandé d'embrasser leurs genoux!
» Qu'Orléans disparu leur réponde pour nous. »
Voilà quels saints transports, quelles fureurs sublimes
La patrie inspirait à ces nobles victimes.
Tu te flattes en vain d'un coupable succès,
L'air de la servitude est mortel aux Français!
Va, j'ai pu les juger, quand, portant l'oriflamme,
Un ange des combats descendit dans mon âme.
D'une semblable ardeur tous marchaient animés;
Du fer que je portais tous semblaient être armés.
Blois, Trèves, Saint-Denis, les remparts de Joinvilles
Te diront si leur bras sait délivrer nos villes.
Oui, malgré tout l'honneur qu'on me veut accorder,
Je paraissais les suivre et non pas les guider;
Et devançant mes vœux, mon espoir, mes oracles,
Leur valeur bien souvent me tint lieu de miracles.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Mais, depuis que ton bras ne s'arme plus pour eux,
Quels combats ont livrés ces guerriers valeureux?
Leur roi, ce Charles Sept, qui te doit sa puissance,
Quels lauriers sont garans de sa reconnaissance?
A quel danger pour toi l'avons-nous vu s'offrir?
Tu lui rendis le sceptre, il te laisse périr.
D'un criminel amour, à sa gloire contraire,

Tes chaînes, ton bûcher ne peuvent le distraire.
Ta patrie elle-même, oubliant ton trépas.....

JEANNE D'ARC.

Prince, je la délivre et ne l'accuse pas.
Imite-moi.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Ma haine est-elle illégitime?

JEANNE D'ARC.

Imite-moi toujours, regagne son estime.
Tu parles de vengeance et ne peux oublier....
Venge-toi, j'y consens; mais en vrai chevalier,
En chevalier chrétien!.... Oppose avec courage
Les bienfaits aux affronts, la victoire à l'outrage!
De ceux qui t'ont bravé déclare-toi l'appui!
Venge-toi de ton prince en expirant pour lui!

LE DUC DE BOURGOGNE.

Mon père a succombé victime du barbare,
Et son ombre en courroux pour jamais nous sépare.
Tu veux me ramener vers ce maître odieux!
Tu ne fus pas témoin du pacte insidieux
Qui surprit le guerrier qu'on n'osait pas combattre;
Sous les coups des bourreaux je l'ai vu se débattre,
Sillonner la poussière, et, le fer dans le sein,
M'implorer en mourant contre un prince assassin.
J'étais bien jeune alors; mais, penché sur mon père,
Je trempai dans son sang mon écharpe guerrière,
Et de mes longs regrets ce triste monument

D'une haine éternelle a reçu le serment.
Vois, il est sur mon cœur.

(Il découvre sa poitrine et montre une écharpe sanglante.)

JEANNE D'ARC.

Ah! cet objet terrible
Rend présent à mes yeux l'événement horrible.
Mais ce crime odieux, qui me glace d'effroi,
Fut celui des partis et non pas de ton Roi.
Charles ne commit point cet attentat funeste.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Son regard l'ordonna; Duchâtel fit le reste.

JEANNE D'ARC.

Duchâtel fut puni.... Tu pleures un héros....
Sais-tu de Jean-sans-Peur quels sont les vrais bourreaux?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Charles Sept.

JEANNE D'ARC.

Les Anglais qui, tyrans de nos villes,
Nous mènent aux forfaits par les guerres civiles.
Tout le sang répandu dans ces temps désastreux,
Ce sang infortuné doit retomber sur eux.
A leur or corrupteur nous devons nos misères;
C'est sur eux que les fils doivent venger leurs pères;
Sur eux que les sujets doivent venger leur Roi.
Ravis-leur des lauriers qu'ils ne doivent qu'à toi,
Et, dirigeant contre eux ta marche triomphale,
Change en drapeau sanglant cette écharpe fatale.

LE DUC DE BOURGOGNE.

J'ai juré de m'unir à leurs ressentimens.

JEANNE D'ARC.

Tu trahis ton pays et parles de sermens!
Ah! si les citoyens ont des partis contraires,
Que du moins dans les camps tous les guerriers soient fréres;
Et, quand des factions la lutte est sans repos,
Que la gloire française ait les mêmes drapeaux.
De nos divisions tous nos maux sont l'ouvrage,
La révolte toujours finit par l'esclavage.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Ah! quel est ton dessein?

JEANNE D'ARC.

De te rendre un ami,
De t'offrir des lauriers teints d'un sang ennemi.
La Tamise en son cours entraînant les couronnes
A roulé trop long-temps sur les débris des trônes.
Renvoyons sur ses bords nos haines, nos malheurs;
Entends la triste voix de la patrie en pleurs;
Que de vous réunir le bonheur m'appartienne,
Ses bras te sont ouverts et sa gloire est la tienne.
Ses enfans avec toi n'ont qu'un même laurier;
Son prince est, comme toi, fils de France et guerrier:
Il parle par ma bouche, il pardonne, il t'appelle,
Il présente à ta main une main fraternelle!

LE DUC DE BOURGOGNE.

Non, tes accens trompeurs ne me séduiront pas,
Et je vais en fuyant.....

JEANNE D'ARC.

Je m'attache à tes pas.
Prince, ne trompe point ma dernière espérance,
Que le jour de ma mort soit utile à la France;
Et, lorsque mon pays perd mon faible soutien,
Que je gagne à sa cause un cœur tel que le tien:
Par tes nobles aïeux, par ton juge suprême,
Par ton pays, ton prince et par ton père même,
Oui! par lui qui te crie au fond de son tombeau:
« De la haine, mon fils, éteignons le flambeau;
» Pardonnons, pardonnons, plus de sang, de vengeance:
» Le Dieu qui m'a reçu commande l'indulgence.
» N'en défends plus ton cœur lorsque le mien se rend,
» Ne venge point ma mort par un crime plus grand. »

LE DUC DE BOURGOGNE.

Mes affronts,... les sermens que mon cœur me rappelle...

JEANNE D'ARC.

Ah! je lis dans ce cœur qu'il redevient fidèle.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je pourrais!!!

JEANNE D'ARC.

Dieu t'invite à d'immortels succès.
Du trépas de Guesclin console les Français.
De ton injuste haine abjure la démence,
Ma tâche est terminée et la tienne commence.
Quel honneur pour un cœur de la victoire épris,
D'achever des travaux par les cieux entrepris!
Tu les achèveras...

LE DUC DE BOURGOGNE.

Moi...

JEANNE D'ARC.

Reçois ce présage,
Vois tous les cœurs français voler sur ton passage,
Vois du haut de ce rang que je t'ai réservé
S'incliner devant toi tout un peuple sauvé.
Je ne suis, tu le sais, qu'une faible bergère,
A l'art des vains discours ma bouche est étrangère;
Mais celui dont la main dispose de nos cœurs,
Dieu lui-même préside à mes accens vainqueurs;
A ton insu lui-même il me livre ton âme,
Il donne à mes transports des paroles de flamme,
Et, prête à retourner dans son sein glorieux,
Je te parle déjà de la hauteur des cieux.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Toi mourir!! Non, ce bras te doit son assistance;
Il faudra que Bedfort révoque la sentence.
Dieu combat pour la France et je n'en puis douter;
Je cours....

JEANNE D'ARC, l'arrêtant.

Es-tu Français?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Cesse de m'arrêter,
Ta vie.....

JEANNE D'ARC.

Es-tu Français?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Ta victoire est entière.

Je ne me souviens plus du meurtre de mon père.
Tu viens de disposer de mon bras, de ma foi,
Je crois qu'en ce moment je mourrais pour mon Roi,
Et je cours dans ses rangs, quand la France m'appelle,
En défendant tes jours m'acquitter envers elle.

SCÈNE IV.

JEANNE D'ARC, Gardes.

Je triomphe, et le Ciel à mon saint dévouement
Réservait tout l'honneur de ce grand changement :
Je ramène un héros à la France, à la gloire !
Que sont tous mes combats près de cette victoire ?...
Mais Hermangart paraît, que vient-il m'annoncer ?

SCÈNE V.

HERMANGART, Juges, JEANNE D'ARC, Gardes.

HERMANGART.

Sur vous, sur votre sort, on vient de prononcer.

JEANNE D'ARC.

Quel est-il ?

HERMANGART.

Nous venons vous lire la sentence.

JEANNE D'ARC.

Le Dieu qui m'inspirait soutiendra ma constance

Pour raffermir mon cœur il descend parmi nous :
Lisez.

HERMANGART.

L'arrêt sacré doit s'entendre à genoux.

JEANNE D'ARC.

Jeanne d'Arc à vos pieds!.. Dans ce moment suprême!..
Mais devant ses bourreaux Dieu se courba lui-même ;
Abaissons-nous.

(Elle s'agenouille devant Hermangart.)

HERMANGART, il lit.

« Au nom des juges redoutés,
» Dont tout révère ici les justes volontés,
» Par celui dont nos lois doivent venger l'injure,
» Jeanne d'Arc meurtrière, idolâtre et parjure,
» Que le roi des Anglais a mise dans nos fers,
» Qu'un pacte affreux enchaîne aux esprits des enfers,
» Par qui des livres saints la loi fut profanée,
» A périr dans les feux vient d'être condamnée. »

JEANNE D'ARC.

O mon père!!!

HERMANGART.

« Promise à d'éternels tourmens,
» Que nul prêtre n'assiste à ses derniers momens.
» Que son nom soit maudit ; des lieux de son passage
» Que tout chrétien s'éloigne en voilant son visage,
» Et qu'en horreur au ciel, en horreur aux vivans,

» Le peuple après sa mort livre sa cendre aux vents. »
Suivez-nous pour mourir.

JEANNE D'ARC, se levant.

A mon sort résignée,
Mais de tant de fureurs justement indignée,
Quand des arrêts du Ciel on me menace en vain,
Je te cite à mon tour au tribunal divin.
Tremble ! il est des malheurs que je dois te prédire.
Regarde bien ce front que tu viens de maudire :
Bientôt avec terreur tu le reconnaîtras
Dans le lieu redoutable où tu comparaîtras.

HERMANGART.

Moi !

JEANNE D'ARC.

Toi-même, toi-même !... avec toi confrontée...
Encore quelques jours, ta sentence est portée.

HERMANGART.

Le peuple te demande et les bourreaux sont prêts.
Entends-tu ces clameurs ?

SCÈNE VI.

Les Précédens; LE DUC DE BOURGOGNE, LE DUC DE BEDFORT, LIONEL, Peuple.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Suspendez ces apprêts.

(S'adressant au duc de Bedfort.)

Prince, le tribunal....

LE DUC DE BEDFORT.

A porté la sentence,
Il a de vos raisons mieux senti l'importance;
Vos vœux sont exaucés, Jeanne d'Arc va périr.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Contre ses assassins je viens la secourir.

HERMANGART.

Vous qui pressiez sa mort, qui nous armiez contre elle!

LE DUC DE BOURGOGNE.

J'avais des meurtriers embrassé la querelle,
J'étais aveugle alors et voulais son trépas;
Mais, Prince, mais mon cœur ne la connaissait pas.
Je ne m'étonne plus que sa voix enflammée
Pressât ou suspendît la course d'une armée :
Dieu parle par sa bouche, et je viens en ces lieux
Prouver son innocence en présence des cieux.

LE DUC DE BEDFORT.

Quoi ! de votre parti trahissant l'espérance....

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je n'ai plus de parti que celui de la France ;
De nos lâches traités moi-même j'ai frémi,
Un seul de ses regards m'a fait votre ennemi,
Et, vaincu par cette âme et si pure et si belle,
J'ai baissé sous les lis mon étendard rebelle.

LE DUC DE BEDFORT.

Prince !!!

JEANNE D'ARC.

Je puis mourir... Gardes, guidez mes pas,
Tous mes vœux sont remplis...

LE DUC DE BOURGOGNE.

Vous ne périrez pas.
Ce n'est pas vainement que pour la France en larmes
Le fils de Jean-sans-Peur aura repris les armes,
Vous guiderez encor nos drapeaux triomphans,
Je réponds de vos jours, puisque je les défends.

LIONEL.

Il est trop tard, les lois réclament la victime.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Il n'est jamais trop tard pour empêcher un crime.

LE DUC DE BEDFORT.

Au nom du tribunal rassemblé dans ce lieu,
Son arrêt....

LE DUC DE BOURGOGNE.

J'en appelle au jugement de Dieu.

JEANNE D'ARC.

Quoi ! Prince....

LE DUC DE BOURGOGNE.

Quand les lois profanent leur puissance
Le glaive rétablit les droits de l'innocence,
Et dans ce saint combat Dieu lui-même attesté
Des jugemens humains confond l'iniquité.
Que son arrêt ici l'emporte sur tout autre,
Je deviens à la fois son guerrier et le vôtre.
Je marche vers l'arène, et ce laurier m'est dû
Pour remonter au rang dont j'étais descendu.
Vous, Prince, suspendez l'arrêt de son supplice;
Au lieu de l'échafaud qu'on prépare la lice,
Et vous verrez ce bras forcer au repentir
Tout Anglais dont la voix m'oserait démentir.

LE DUC DE BEDFORT.

C'est trop long-temps souffrir ce superbe langage;
Du combat devant nous tu peux jeter le gage.

HERMANGART.

Jeanne d'Arc doit finir ses jours dans les tourmens.

LIONEL.

Un arrêt la condamne, il est juste.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Tu mens,

(Se tournant vers le duc de Bedfort.)

Oui, tu mens; et tous ceux qui, partageant ta haine,
Oseront soutenir la sentence inhumaine,
Je les tiens pour félons, pour chevaliers sans foi.

LE DUC DE BEDFORT.

Eh bien ! qui choisis-tu pour te combattre ?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Toi !!!

LE DUC DE BEDFORT.

Je te rends mon estime, et sur tes pas.....

JEANNE D'ARC.

Arrête.

La mort ne doit ici menacer que ma tête.
Non, généreux Français, n'exposez pas pour moi
Ces jours si glorieux qui sont à votre Roi.
Quand la main du Seigneur d'ici-bas me retire,
Laissez à mon trépas la gloire du martyre.
Ne sauvez point mes jours, Prince, mais vengez-les!
Du haut de mon bûcher voyant fuir les Anglais,
Reconnaissant le bras que je rends à la France,
Je ferai retentir l'hymne de délivrance.
Je m'écrierai : Vengeance ! et mes derniers accens
Glaceront de terreur mes bourreaux pâlissans.
Anglais, n'acceptez pas le défi qu'on propose,
La victime elle-même à ce combat s'oppose.

LE DUC DE BEDFORT.

Vous ne le pouvez plus, tout son sang va couler.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je t'attends.

LE DUC DE BEDFORT.

Il croirait nous avoir fait trembler.

HERMANGART.

Mais, Prince, un tel combat !!!

LE DUC DE BEDFORT.

Qu'on ouvre la barrière.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Marchons.

LE DUC DE BEDFORT, à Hermangart.

Dans sa prison conduisez la guerrière,
Ses fers seront brisés si Bourgogne est vainqueur.

JEANNE D'ARC.

Dieu ! contre ses périls raffermissez mon cœur.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une place publique. Un bûcher appuyé sur des faisceaux d'armes est élevé dans le fond. On aperçoit, entre deux édifices, la tour où est renfermée Jeanne d'Arc. Un banc de pierre est placé à la droite des spectateurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADHÉMAR, MARGUERITE, LOUISE.

ADHÉMAR.

Oh ! venez dans mes bras, je vous prends sous ma garde;
Avec des yeux cruels la foule vous regarde,
Vous poursuit de ses cris, insulte à vos douleurs;
Ses aveugles tr ansports s'irritent de vos pleurs.
Venez.

MARGUERITE.

De tous les cœurs quand la pitié s'exile,
Dans l'église prochaine implorons un asile.
Daignez guider nos pas, vous qu'inspire le ciel.
Vous ne ressemblez point à ce peuple cruel ;
Vous pleurez avec nous ; vous prenez la défense
De cette sœur si chère, hélas ! à notre enfance ;

Et, du faible opprimé le guide et le soutien,
Vous passez sur la terre en y faisant le bien.

(Apercevant le bûcher.)

Mais, n'aperçois-je pas!!!! Terreur inattendue!!!!
Dieu! quel fatal objet pour mon âme éperdue!
Voyez.

LOUISE.

Notre malheur nous est trop annoncé!
Ce bûcher!.... Plus d'espoir!....

ADHÉMAR.

Il sera renversé;
Oui, mes enfans, le ciel m'en donne l'assurance.
On n'aura point en vain tenté sa délivrance;
Le malheur, la vertu trouvent un défenseur.
Bourgogne en ce moment combat pour votre sœur,
Prouve son innocence, et l'arrache au supplice.
Votre père a suivi le peuple vers la lice.

MARGUERITE.

Bourgogne!! dont le nom nous causait tant d'effroi!!

ADHÉMAR.

Il a vu Jeanne d'Arc, il revient à son Roi.
Ce prodige, opéré par la sainte héroïne,
Plus que tous ses exploits montre une main divine.
Dieu préside à l'arrêt qui va se prononcer.

LOUISE.

Douter d'un tel combat, ce serait l'offenser.

MARGUERITE.

Offrons pour elle à Dieu nos suppliantes larmes ;
La prière est souvent plus forte que les armes.
Prions, pour qu'elle soit rendue à notre amour.

(Se tournant vers la tour.)

Que ne peux-tu, ma sœur, du fond de cette tour
Entendre en ce moment notre voix fraternelle !

(Levant les mains au ciel et tombant à genoux.)

Et toi que des méchans ont condamné comme elle,
Toi qui tendis les bras à d'indignes liens !
Mon Dieu ! prends sur nos jours pour ajouter aux siens !
Elle a tout fait pour nous, et sa voix la première
A nos cœurs innocens enseigna la prière.
Adorant ton saint nom, nous expliquant ta loi,
Nous lui devons l'amour que nous avons pour toi.
Fais pour elle en ces lieux éclater ta puissance.
Le jugement de Dieu doit sauver l'innocence ;
Ne l'abandonne pas dans ce terrible instant ;
Tout le hameau la pleure, et sa mère l'attend.

ADHÉMAR.

Dieu vous entend, ma fille.

MARGUERITE.

Oui, je prie et j'espère;
Mais nos vœux sont remplis, je reconnais mon père,
Il va guider nos pas vers notre défenseur.

SCÈNE II.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC, ADHÉMAR, MARGUERITE, LOUISE.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Mes enfans!!!

ADHÉMAR.

Ciel!

LOUISE.

Grand Dieu!

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Mes enfans!!!

MARGUERITE.

Ah! ma sœur!

ADHÉMAR.

Quoi! ce fatal combat!...

MARGUERITE.

Il chancelle, il succombe.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Au pied de ce bûcher je viens chercher ma tombe.

LOUISE.

O douleur!

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Oui, pleurez, pleurez sur notre sort;
Votre sœur.... Ce combat la condamne à la mort.

MARGUERITE.

Les cieux démentent-ils leur suprême justice?

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

J'ai vu les combattans s'attaquer dans la lice,
Oui, j'ai vu... Tout mon sang soudain s'est arrêté,
Dans mon cœur expirant tous leurs coups ont porté;
J'ai comprimé ce cœur, j'ai dompté la nature,
J'ai du cruel spectacle épuisé la torture;
J'ai senti, contre moi cherchant à m'affermir,
Sous le tranchant du fer mes entrailles frémir;
Ah! toute ma raison s'égare à cette image.
Chaque fois que l'Anglais, dans son aveugle rage,
Frappait d'un coup plus sûr l'airain retentissant,
J'entendais applaudir ce peuple ivre de sang.

LOUISE.

Oh! Dieu!

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Je l'entendais, à ses affronts en butte,
De notre défenseur me prédire la chute;
Il m'entourait avec de longs cris de fureur,
Il venait sur mon front surprendre ma terreur;
Et moi priant, pleurant, me soutenant à peine,
L'œil tantôt vers le Ciel, et tantôt sur l'arène,
J'espérais que ce Ciel, touché de ma douleur...
Mais du héros français il trahit la valeur.

MARGUERITE.

Mon père!

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Sa défaite est la mort de ma fille.
Infortuné soutien de ma triste famille,

Le glaive s'est plongé dans ton sein généreux;
Et j'ai pu sans mourir voir ce combat affreux!
Cette arène, où du sort la rigueur se déploie,
Ce fer, ce sang, ce peuple et son horrible joie...

MARGUERITE.

Mon père, ah! par pitié...

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Dieu qui voyez mes pleurs,
Lorsque sur vos enfans vous versez les douleurs,
Vous daignez mesurer leurs maux à leur faiblesse;
Mais le fardeau des miens accable ma vieillesse.
Quels forfaits dans mon cœur devaient être expiés?
Ah! ma mort...

(Il tombe anéanti sur la pierre.)

MARGUERITE.

Vous mourir! regardez à vos pieds,
Vous y retrouverez encore une famille.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Ma fille!

LOUISE.

Un nom si doux est le nôtre.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Ma fille!
A ton malheureux sort je ne survivrai pas,
Voici, voici la pierre où m'attend le trépas.

ADHÉMAR.

Vous déchirez le cœur de ces infortunées,
Vous offensez le Dieu qui vous les a données.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Ah! dans la lice affreuse où j'étais à genoux,
A-t-il vu ma douleur et combattu pour nous?

ADHÉMAR.

Vieillard!

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Il m'a donné le droit de le maudire,
Et je sens dans mon âme.....

ADHÉMAR.

O Ciel! qu'osez-vous dire?
N'attirons pas sur nous de plus grands châtimens,
Adorons ses décrets jusque dans nos tourmens.
Ah! lorsque votre fille innocente, inspirée,
A cette sainte mort par son cœur préparée,
Viendra vous adresser les suprêmes adieux,
Lui ferez-vous entendre un blasphême odieux?
Son père osera-t-il renier devant elle
Dieu, ce Dieu qui reçoit son offrande immortelle?
Et peut-être, brisant la palme entre ses mains,
Du séjour des martyrs lui fermer les chemins?
Partagez bien plutôt ses saintes espérances.
Homme et chrétien, portez la croix de vos souffrances.

SCÈNE III.

HERMANGART, ADHÉMAR, LE PÈRE DE JEANNE D'ARC, MARGUERITE, LOUISE, LE PEUPLE, SOLDATS.

MARGUERITE.

Les voilà.....

LE PEUPLE, dans la coulisse.

Qu'elle meure!

LOUISE.

Ils viennent la chercher.
Ils viennent la livrer aux flammes du bûcher!

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Les cruels!..... les cruels!

ADHÉMAR.

Quittez ce lieu funeste.

LE PEUPLE.

Ce combat nous apprend la volonté céleste,
Livrons la criminelle à l'horreur des tourmens!
N'irritons pas le ciel par ces retardemens.

HERMANGART.

La coupable à l'instant va vous être livrée.

ADHÉMAR.

Voyez, peuple, voyez sa famille éplorée,
Son vieux père, ses sœurs devant vous expirans.

LE PEUPLE.

Jeanne d'Arc est maudite et n'a plus de parens.

ADHÉMAR.

Peuple, on vous a trompé par cet arrêt barbare.

LE PEUPLE.

Du reste des humains son crime la sépare.

HERMANGART, aux Soldats.

Qu'on me suive.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Arrêtez, daignez....

HERMANGART.

Le peuple attend,
L'arrêt doit s'accomplir.

MARGUERITE.

Un seul, un seul instant.
C'est un même trépas que nos pleurs vous demandent.

HERMANGART.

Je ne puis qu'obéir lorsque les lois commandent.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ HERMANGART ET LES SOLDATS.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Il s'éloigne... Il nous fuit... Juge dénaturé !
Ce Ciel ne sera pas vainement imploré.
Il s'apprête à punir le cœur inexorable
Qui repousse les pleurs d'un père misérable.
Oui, je lève vers lui mes suppliantes mains.....

ADHÉMAR.

On s'avance, le peuple inonde ces chemins.
Arrachez ces enfans à leur douleur mortelle,
Éloignez-vous.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Jamais.

SCÈNE V.

Les Précédens, JEANNE D'ARC, conduite par des Soldats.

MARGUERITE.

Ah ! mon père!.... c'est elle!!!!
Voyez, voyez !...

ADHÉMAR.

Moment terrible et solennel.

JEANNE D'ARC.

Peuple, je sais mourir et mon cœur..... Ciel !!! ô Ciel !!!

(Les sœurs de Jeanne d'Arc tombent à ses pieds.)

MARGUERITE.

Ma sœur !

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Nous venons tous expirer à ta vue.

JEANNE D'ARC.

Quel mélange de pleurs et de joie imprévue !

LOUISE.

Ma sœur !

JEANNE D'ARC.

Je vous revois.

MARGUERITE.

Dans quel moment d'horreur !

(Pendant le reste de la scène, le père de Jeanne d'Arc demeure presque évanoui dans les bras d'Adhémar.)

JEANNE D'ARC.

Oui... Mais je vous revois... Oh ! venez sur mon cœur.
C'est vous !!! prête à périr, sans espoir, sans défense,
Je crois renaître encore aux jours de mon enfance.
Vous faites apparaître à mes yeux attendris
Et le hameau natal et nos vallons chéris.
Heureuse et m'enivrant d'une vue aussi chère,
Je ne crois pas mourir sur la rive étrangère.
Dieu l'ordonnait ainsi, renfermons nos douleurs.

MARGUERITE

Ah ! sur ton sein chéri laisse couler nos pleurs !
Qu'ils baignent cette main, la gloire de nos armes.

JEANNE D'ARC.

J'ai sauvé mon pays, point de deuil, point de larmes !
Dieu de mes jours mortels vient briser les liens,
Mes sœurs, et de vos bras je passe dans les siens,
Emportant vers ce ciel qui soutient mon courage
De vos traits adorés une récente image.
Ne pleurez point ma mort... j'ai su la conquérir,
J'ai su vaincre... où Dunois ne savait que mourir;
Et tant que les Français chériront la victoire,
Mon nom libérateur vivra dans leur mémoire.
Je vais au roi des rois demander leur bonheur;
D'intercéder pour eux j'ai mérité l'honneur,

Et je n'oublierai pas, dans une autre patrie,
Celle pour qui je meurs et que j'ai tant chérie.

LOUISE.

Tes malheureuses sœurs partageront ton sort.

JEANNE D'ARC.

Et qui consolerait ce vieillard de ma mort?
Revoyez avec lui nos paisibles chaumières,
Prononcez quelquefois mon nom dans vos prières.
Au secours de mon Roi quand Dieu me conduisait,
Je sais qu'avec douleur ma mère m'accusait
De l'avoir délaissée en son humble demeure.
M'a-t-elle pardonnée?

MARGUERITE.

Elle t'appelle et pleure.

JEANNE D'ARC.

Portez-lui mes adieux; dites-lui que je meurs
Avec le seul regret de lui coûter des pleurs.
Donnez-lui cette croix que je gardais pour elle.
Les feux vont consumer ma dépouille mortelle,
De mes restes proscrits rien ne doit demeurer;
Je n'aurai point de tombe où vous puissiez pleurer,
Et dans cette humble croix je laisse à notre mère
Tout ce qui restera de moi sur cette terre.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, HERMANGART.

HERMANGART.

Soldats, conduisez-les tous trois hors de ce lieu.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Non, jamais !.. je me meurs.

JEANNE D'ARC.

Adieu, mon père, adieu.

(Les gardes séparent Jeanne d'Arc de sa famille.)

Il succombe, et ses sens..... Prenez soin de sa vie.

LOUISE.

J'expire entre tes bras.

JEANNE D'ARC, à ses sœurs.

Mon cœur vous le confie.

LOUISE.

Ah! ma sœur!

MARGUERITE.

On m'entraîne, on m'éloigne de toi!

JEANNE D'ARC.

C'est le dernier adieu.

MARGUERITE, entraînée par les soldats.

Cruels, immolez-moi.....

SCÈNE VII.

HERMANGART, JEANNE D'ARC, ADHÉMAR,
LE PEUPLE, GARDES.

JEANNE D'ARC.

Allons..... Plus de lien qui m'attache à la terre;
Digne Adhémar, souvent votre voix salutaire
A béni ma jeunesse au nom du Dieu sauveur.
De ce cœur affaibli ranimez la ferveur.
De la vie au tombeau, ce terrible passage.....

L'éternel avenir que la foi nous présage,
Au cœur même du juste inspire un saint effroi.

(*Elle tombe à genoux.*)

ADHÉMAR.

Pour qui seraient les cieux s'ils n'étaient pas pour toi ?
Ton prince était privé du sceptre légitime,
Au Dieu qui fait les rois tu t'offris en victime,
Et tu fus acceptée ; il t'appelle aujourd'hui.
Il réclame l'offrande : elle est digne de lui.
Sa voix parle à ton cœur, son exemple t'attire;
Ton front brille déjà des rayons du martyre,
Le bûcher disparaît et se change en autel ;
Ange libérateur, prends ton vol vers le ciel !

JEANNE D'ARC, *se relevant.*

Peuple, j'ai demandé que pour grâce dernière
Au pied de mon bûcher l'on plaçât ma bannière.

HERMANGART, *la lui montrant, portée par un Soldat.*

Vos vœux sont exaucés, elle est devant vos yeux.

JEANNE D'ARC.

Oui, je la reconnnais.... Drapeau victorieux,
Dans les rangs ennemis nous combattions ensemble,
Que le même bûcher tous les deux nous rassemble.
Viens de tes plis sacrés m'entourer aujourd'hui ; (1)

(1) C'est seulement en prononçant ce vers que mademoiselle Georges prend le drapeau qu'on lui présente. Je saisis avec empressement l'occasion de payer à cette admirable actrice le juste tribut de ma reconnaissance pour le talent tour à tour énergique, brillant, et passionné, qu'elle a développé dans le rôle de Jeanne d'Arc. Ce rôle, dont elle fait ressortir toutes les nuances avec une vérité si parfaite, l'élève aux yeux du public impartial à toute la hauteur de notre premier tragédien.

Dieu te mit dans mes mains, je te rapporte à lui.
Marchons, accomplissons toute ma destinée.

(Elle monte sur le bûcher, dont l'escalier doit être dérobé aux yeux des spectateurs.)

ADHÉMAR, à Hermangart.

Regarde-la mourir, toi qui l'as condamnée;
Des tourmens du bûcher son courage vainqueur.....

JEANNE D'ARC, du haut du bûcher.

Ils n'arracheront pas un soupir de mon cœur;
Mais quel ange des cieux me couvre de ses ailes!
C'est lui!... je reconnais ses palmes immortelles.
Il montre l'avenir à mes yeux éblouis....
France, encore un laurier.... Terre de saint Louis,
De ces tyrans des mers cesse d'être sujette.
Anglais, disparaissez, la France vous rejette,
Et, de vos corps sanglans dispersant les lambeaux,
Pour ses vainqueurs d'un jour n'a plus que des tombeaux;
Elle a brisé ses fers, a relevé sa gloire,
Et mon âme s'envole au bruit de sa victoire.

FIN.



LF
S7243je
Soumet, Alexandre
Jeanne d'Arc.
542437
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

